



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 5 | 11.02.2018

Masculin, le mauvais genre

Découvrir Castoriadis

De la société de consommation

à la société d'addiction

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Nous vous rappelons que la campagne d'abonnements papier («Montgolfière» et «Dirigeable») se poursuit jusqu'au 1er avril! Le Drone imprimé commencera de «rouler» sitôt les 500 abonnements papier atteints. Nous vous encourageons à en parler autour de vous.

AGENDA

Samedi 24 février à 17h, librairie Les Genêts d'Or en Avignon: Conférence et dédicace de Slobodan Despot autour du Rayon bleu. Informations suivent dans la prochaine édition!



PRÉCÉDENTS NUMÉROS DU DRONE

DRONE 001

- [Version magazine \(PDF\)](#)
- [Version texte](#)

DRONE 002

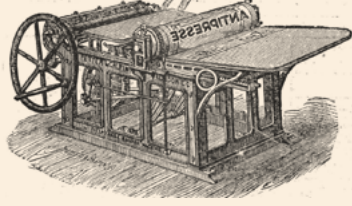
- [Version magazine \(PDF\)](#)
- [Version texte](#)

DRONE 003

- [Version magazine \(PDF\)](#)
- [Version texte](#)

DRONE 004

- [Version magazine \(PDF\)](#)
- [Version texte](#)



FORMULES D'ABONNEMENT

LE DRONE (50 €/CHF PAR AN):

- ✪ L'Antipresse,
- ✪ Le Drone électronique,
- ✪ L'accès au site complet de l'Antipresse avec ses archives.

LA MONTGOLFÈRE (150 €/CHF):

- ✪ L'Antipresse,
- ✪ Le Drone électronique,
- ✪ L'accès au site complet de l'Antipresse avec ses archives,
- ✪ Le Drone papier envoyé par poste 40 x par an.

LE DIRIGEABLE (PARRAINAGE, 500 €/CHF):

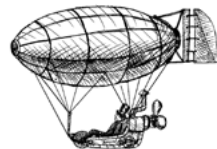
- ✪ L'Antipresse,
- ✪ Le Drone électronique,
- ✪ L'accès au site complet de l'Antipresse avec ses archives,
- ✪ 5 ex. du Drone papier sous pli,
- ✪ 1 repas annuel préparé et animé par Slobodan Despot.

[www.antipresse.net/
drone/abonnement](http://www.antipresse.net/drone/abonnement)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot. Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Masculin, le mauvais genre

SUIS-JE NÉ SOUS UNE MAUVAISE ÉTOILE, C'EST-À-DIRE DANS LE MAUVAIS SEXE? M'EST-IL ENCORE PERMIS D'ÊTRE UNIQUEMENT ET FIÈREMENT MÂLE ET HÉTÉROSEXUEL? MAIS DEPUIS QUAND UN HOMME DEMANDE-T-IL LA PERMISSION D'ÊTRE CE QU'IL EST ET DE S'EN FÉLICITER? LA LIBERTÉ D'ÊTRE MÂLE NE S'USE QUE SI ON NE S'EN SERT PAS, AUSSI JE LIVRE ICI QUELQUES ESQUISSES D'UN TRÈS SUBJECTIF «TRAITÉ DE LA FIERTÉ VIRILE EN MILIEU CIVILISÉ».

L'HOMME, CET ANIMAL

J'ai bien connu l'homme. Il grillait des morceaux de viande rouge le samedi soir sur des braises de charbon cancérigènes. Il pissait debout en arrosant le mur derrière la cuvette ou la pointe de ses souliers, selon l'humeur de sa prostate. Il s'endormait tout vêtu quand l'alcool le prenait et inondait la salle de bains en prenant sa douche. Il éparpillait ses chaussures dans l'entrée et oubliait trois cents fois par an de verrouiller la porte d'entrée.

L'homme pratiquait le délit verbal comme une hygiène, comme on souffle un grand coup dans un tuba pour le déboucher. Il ne pensait jamais ses mots trop forts; les mots qu'il pensait, il ne les disait pas. «On est pas des pédés», aimait-il beugler, non contre les pédés mais pour serrer les siens contre son cœur. Il aimait à le beugler même quand il l'était, pédé.

L'homme m'a appris à conduire quand j'avais douze ans. L'homme m'a flanqué des corrections bien méritées. L'homme m'a appris cette belle langue française à grands coups de pied au cul et de règle aux doigts.

L'homme m'a filé des alibis, et pas seulement amoureux. L'homme s'est fait tuer pour moi alors que je n'étais ni sa femme ni son parent. Comme ça, pour le geste. L'homme était erratique et grandiose comme une avalanche. L'homme abreuvait le sol par inondation quand la femme l'imprégnait comme une pluie.

L'homme rotait, l'homme pétaït, l'homme pelait. L'homme se humait sous les aisselles et n'y trouvait rien d'anormal. L'homme fumait tout le temps, du temps où l'on roulait et bourrait son tabac. Depuis l'invention de la cigarette industrielle, il ne faisait que vapoter en singeant la femme.

De quelle météorite, de quel astéroïde, de quel désastre climatique l'homme fut-il victime pour disparaître en quelques décennies du XXe siècle?

LA FIN DES DINOSAURES

Il y eut la guerre, certes, la grande, celle qui allongea la queue à l'entrée des enfers pendant qu'elle raccourcissait les cheveux et les jupes des filles. Celle qui a inventé le fertilisant

industriel en truffant le sol d'Europe d'explosifs au nitrate et d'ossements masculins. On imagine l'opulence des récoltes dans les années 1920!

On a beaucoup déballé sur la Grande Guerre, mais on n'a pas tout dit. Jünger, dans ses *Orages d'acier*, s'est peut-être cru penseur et poète, il était surtout météorologue. La guerre vue du point d'impact des «marmites» était tambourinante, absurde et monotone comme une tempête. Face à un tel déferlement, même les trois cents Spartes des Thermopyles n'auraient su comment mourir en héros. L'artillerie lourde réconciliait trouillards et preux dans la même bouillie.

C'est Georges Duhamel qui a commencé à en dire quelque chose, mais bien trop peu et bien trop tard. Tout à la fin de son roman, on découvre le vrai héros de la grande boucherie: un *autoclave*. Un stérilisateur. Le dernier cri de l'innovation industrielle. Pendant quatre ans, la France qui lisait l'*Illustration* avait été abreuvée d'inventions décisives et de perfectionnements majeurs. Notre canon de 75 allait tailler en pièces leur artillerie de campagne. Nos mines marines contre leurs torpilleurs. Nos biplans contre leurs triplans... A croire que la guerre se faisait toute seule. Que les humains n'étaient là que pour recharger les culasses et dégager les cadavres. Les tragiques fantassins de Jünger et de Barbusse n'étaient déjà que des robots auxquels il ne manquait que l'électricité. Il l'avait vu, cela, Duhamel. S'il y avait des héros dans cette

guerre, c'étaient les autoclaves, les croiseurs, les taxis, les ingénieurs. Les hommes n'existaient déjà plus.

«Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible; et, si elle n'est pas dans le cœur des hommes, eh bien! elle n'est nulle part.»

Le cœur des hommes s'en allait et avec lui la civilisation. C'était le titre du roman, du reste.

LA REVANCHE DES TARDIGRADES

La Grande Guerre a décimé l'homme européen. C'est ce que disent les statistiques. Puis la Seconde a parachevé le travail. Mais les deux ensemble ont fait pire que tuer l'homme: elles l'ont mutilé. Émasculé. Rendu peureux. Dans mon enfance, je voyais encore, en Serbie ou en France, les derniers survivants de ces grands massacres. Il y avait dans les villages des monuments plus éloquents que les plaques gravées avec les noms des morts. Il y avait les éclopés et les simples d'esprit, ceux qui avaient été tranchés mais non retranchés, défigurés mais non achevés, trop sonnés pour vivre mais pas assez pour y passer. Il y avait celui qui, le calot posé de travers sur le crâne, allait dans les rues en bavant et criant: «Ah! Berlin! Ah! Madagascar!». Celui chez qui l'on ne distinguait plus l'âme derrière les pupilles. Celui qui mendiait un peu de tabac, celui qui revendait des sacs en papier ou des fleurs de cimetière.

Ça, c'étaient les fonds de cale du navire Europe. Sur le pont plastronnaient les vainqueurs. Pas ceux qu'on commémore le jour de la Victoire, non: les vainqueurs *concrets*. Les planqués, les malins, les calculateurs, les administrateurs. Ceux qui avaient éludé et contemplé la course à la mort de leurs frères humains comme on observe le suicide collectif des lemmings dans un film documentaire. Ceux qui ont tiré profit de leur reptilienne résilience. Dans un univers technologique, les plus faibles sont les plus forts. L'animal le plus résistant, le tardigrade, est aussi l'un des plus laids, organisme sans yeux en forme de tubercule.

Nous ne l'avons pas encore remarqué, car nous sommes dans la queue de la comète: toute la deuxième moitié du XXe siècle n'aura été qu'une longue revanche des tardigrades. Arrivés aux manettes, ils ont inventé les idéologies qui faisaient de leur disgrâce une vertu et entrepris de

tardigradiser ce qu'il restait d'humains autour d'eux.

Ils n'avaient pas à chercher bien loin les appuis pour cette besogne. La société technicienne et marchande n'avait que faire des forces de la nature. A qui aurait-elle vendu son surplus de lunettes si tout le monde avait de bons yeux, à qui ses pilules si chacun savait entretenir sa santé?

LA VIRILITÉ RÉGRESSIVE CONTRE LA VIRILITÉ

Or il n'est rien de plus sobre, de moins *consommateur*, que l'homme souverain attelé à son travail, si possible au grand air. Ce n'est pas un hasard si, au lendemain de la Grande Guerre, M. Rockefeller a investi un très gros morceau de sa montagne de fric dans l'industrie pharmaceutique. A la faveur de la tardigradisation, les spécimens bâtards, les bourgeois gentilshommes et les malades imaginaires étaient devenus des catégories sociales. Et respectables de surcroît. Les femmes n'étaient plus les seules

PHOTO BIOGRAPHIE

Paris-sous-neige, 7.2.2018.

Quelques journées de féerie dans la grisaille de l'hiver parisien: une véritable chute de neige! On n'avait plus vu la capitale coiffée de blanc depuis des décennies. Et ce fut le casse-tête de la Mairie, la Bérézina des transports publics... et la risée du monde entier. Seuls les enfants et les poètes restaient en arrêt devant cette beauté, accoudés au parapet des ponts jusqu'à en être transis. (SD)



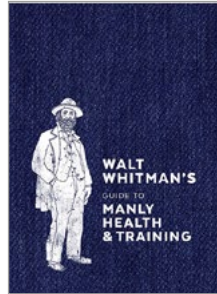
à pouvoir se permettre les vapeurs et l'hystérie. A la racine du *métrosexuel* de 2018 occupé à son *peeling* et à son *brushing*, on ne trouve pas les éphèbes du *Satyricon* ni les précieux pédérastes proustiens, l'orchidée à la boutonnière. Non, ce serait bien plutôt le docteur Knock et son diagnostic devenu la devise universelle des névrosés: *Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore!*

Dans le lointain XIXe siècle, en Amérique, un certain Mose Velsor avait publié un guide populaire pour la «santé et l'entraînement des hommes». On y abordait toutes les composantes d'une belle virilité, allant d'un «physique noble et robuste» au soin des pieds, en passant par les incontournables règles d'hygiène de vie, sans omettre la pointe d'eugénisme qui caractérisait toute l'époque. Ses mots d'ordre étaient simples et martiaux: «A vous, clercs, hommes de lettres, sédentaires, aventuriers, oisifs, le même conseil: Debout! Et dehors, de grand matin!»

Les chercheurs ont découvert un siècle et demi plus tard que l'auteur dissimulé par le pseudonyme n'était autre que le grand Walt Whitman, le poète de la *Harpe d'herbes*, le barde au grand souffle de l'épopée américaine. L'ouvrage a été réédité pour sa valeur patrimoniale, mais on n'imagine pas un écrivain d'aujourd'hui publier un tel traité. Pas seulement à cause de son «sexisme» et son «racisme». Mais parce que l'entretien

et le perfectionnement de la masculinité *pour soi et en soi*, même pour raisons de santé, est devenu une provocation politique.

Est-ce à dire que l'homme au sens brut n'existe plus? Loin de là. Il prolifère même, plus brut et plus sommaire que jamais — dans *certaines milieux* et dans *certaines couches sociales*. Dans la Suisse où je vis, les statistiques de police dégagent certaines «spécialisations» en matière de criminalité selon les groupes ethniques. Des spécialités dont il est bien entendu interdit de parler, comme de tout ce qui risque de nous faire toucher du doigt la vie réelle. L'un de ces groupes, que je ne nommerai pas, tient le pompon des agressions conjugales. Et il ne vient pas d'aussi loin qu'on aimerait



le croire. Bref: *malgré* tout l'appareil de répression et de cerveau lavage mis en place dès l'enfance sur notre continent, le mâle cogneur continue de sévir dans l'enceinte des ménages, aussi brutal qu'il l'a toujours été, et sans même avoir à se revendiquer d'Allah (le rôle de l'islam comme antidote à la dévirilisation mérite un développement à part).

La virilité agressive et régressive ne dérange pas le système de castration. Loin de là: sinon il la réprimerait avec force et bruit comme il réprime toutes les autres formes de licence individuelle. Au contraire, elle ne lui est que trop utile. Elle sert d'épouvantail pour déraciner l'iden-

tité sexuelle du mâle urbanisé qui ne cogne plus personne depuis des générations, mais qui n'ose même plus faire un compliment ou tenir son manteau à une femme inconnue, de peur d'être accusé de «rentre-dans». Dans le contexte de la parole autorisée, plus aucune défense de la masculinité n'est permise sans les repentances, concessions et flatteries de rigueur à tout l'alphabet antimâle des nouvelles préférences sexuelles, dont le simple *féminin* n'est que la lettre A. Sans quoi, les chien.ne.s de garde castrationnistes auront tôt fait de brandir la tronche charnue et mal rasée de Harvey Weinstein comme emblème de tout ce qui ne va pas dans l'humanoïde à pénis.

INTERMÈDE

Depuis quelques minutes, sans que je l'aperçoive, l'homme s'était penché sur moi et me regardait taper sur mon clavier. Il a fini par poser la main sur mon épaule. «Intello, va!» C'était dit avec cet humour rentré et bienveillant qui rend l'homme opaque et illisible à toute pensée hystérique — laquelle se définit justement par sa totale absence d'humour.

«Intello, va! Tu dois avoir le cul durci comme une selle à force de rester assis. Allez, on se fait une pause!»

Je l'ai rejoint dans la cuisine où il tranchait déjà un morceau de lard. «Coupe le pain, toi. Et remplis nos verres.»

Je me suis exécuté. Il m'a vanté la

probité de son charcutier et le nez de son vigneron. L'homme n'était pas un plouc. Il était instruit, ingénieur même. Mais il ne faisait pas grand cas des élucubrations.

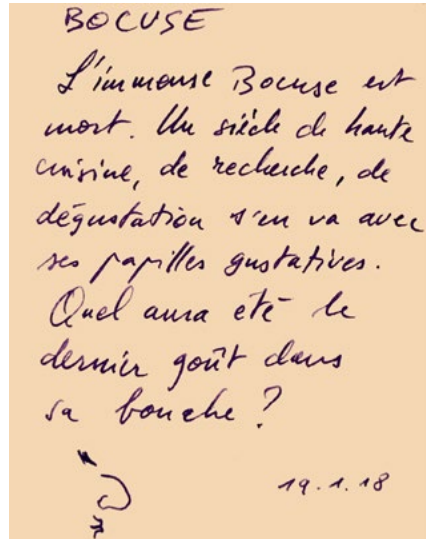
«Profitions de boire un coup et de dégoïser avant que ma vieille n'arrive», me dit-il. Car l'homme dans son intimité, même astronaute, même chef de bande, rentre ses griffes et replie sa queue devant la femme. C'est cette pudeur qui fait de lui un homme et non une bête. Et c'est cette pudeur qu'on s'efforce de lui ôter.

(A suivre.)



ANABLOG

*Le VRAI bloc-notes
du rédacteur en chef.*



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Castoriadis, un Aristote en chaleur!

CONSIDÉRÉ COMME L'UN DES PLUS GRANDS PENSEURS DE LA SECONDE MOITIÉ DU XXE SIÈCLE, AU MÊME TITRE QU'UN PAUL RICŒUR, CORNELIUS CASTORIADIS A LAISSÉ UNE ŒUVRE COMPLEXE ET RICHE, DONT LA LECTURE FAIT SENS PAR SA RECHERCHE DE L'AUTONOMIE FACE À L'HÉTÉRONOMIE[1] DES MODÈLES POLITIQUES ET SOCIAUX.

La parution en poche («La Découverte/Poche») de la biographie qu'a consacrée François Dosse à Cornelius Castoriadis (la première publication date de 2014) nous donne l'occasion de présenter un intellectuel de premier plan, mais insuffisamment lu et connu, à l'instar de Paul Ricœur, auquel le même historien, François Dosse, avait consacré une biographie dont nous avons parlé dans le numéro 94 d'*Antipresse*. Ils furent en effet contemporains. Et si leurs pensées respectives divergent sur de nombreux points, ils se retrouvent sur le fond sur la question fondamentale de la «responsabilité», et dans la méthode sur une approche pluridisciplinaire (philosophie, psychanalyse, théories sociales et politiques). La différence majeure réside dans la théologie protestante qui caractérise Ricœur, alors que Castoriadis fut d'abord marxiste, dont athée. Ricœur fut le directeur de thèse de Castoriadis (thèse qu'il ne termina pas) et leurs échanges épistolaires montrent la grande estime mutuelle qu'ils se portaient et les points de jonction de leurs pensées respectives.

Né en mars 1922 à Constantinople, il émigre en Grèce avec sa famille quelques mois plus tard. Il résidera

à Athènes jusqu'en 1945, année de son départ définitif pour la France, à l'âge de vingt-trois ans. Bien que chrétien orthodoxe, son père, laïc et voltairien, lui transmet son amour de la France et lui enseigne les valeurs de la République. Homme à femmes, son père transmettra la syphilis à sa femme. Il se fera soigner mais la négligera, et elle en mourra en 1938. Le jeune Cornelius, âgé de seize ans, en est soudain frappé d'une alopecie: il perd définitivement ses cheveux et tout son système pileux. Ça marque son homme!

Sa gouvernante française, qui prépare une double thèse de philosophie, va avoir sur lui une influence considérable dans son éveil intellectuel et être à l'origine de son engagement politique précoce. Bien avant le début de l'occupation nazie, en 1941, Castoriadis s'engage aux côtés des trotskystes grecs. La petite revue qu'il fonde avec quelques autres, outre la résistance à l'occupant, critique le Parti communiste, chauviniste et bureaucratique. Quand en 1944 les Allemands quittent la Grèce et que les Britanniques prennent le relais, il est arrêté par les forces de droite et en réchappe miraculeusement. C'est caché dans une cave qu'il attendra

durant plusieurs mois l'arrivée du bateau qui le tirera de ce piège, lui et de nombreux autres étudiants, pour les emmener en Italie, d'où ils gagneront Paris par voie terrestre.

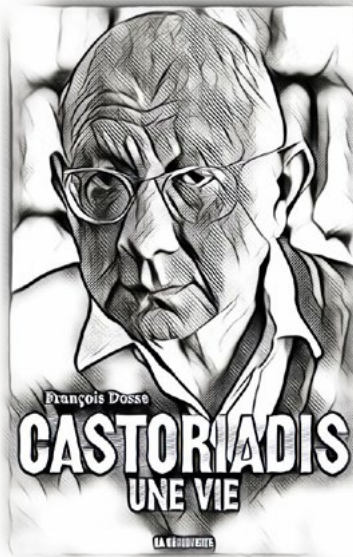
Il y vivra chichement les premières années, avant d'entrer à l'OCDE comme économiste en 1948, institution qu'il quittera en 1970, après en avoir gravi les échelons pour y assumer de hautes responsabilités, pour se consacrer à la psychanalyse jusqu'à sa mort en 1997, et devenir à partir de 1980 directeur d'études à l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales), où il dispensera des séminaires de philosophie durant quinze ans.

Entre-temps, son engagement politique a débuté dès son arrivée à Paris, où il adhère à la section française de la IV^e Internationale (trotskyiste), le PCI. Castoriadis est vite en désaccord avec ce qui est plus un groupuscule qu'un véritable parti, notamment sur la question de la défense de l'URSS et celle de la Yougoslavie de Tito. C'est avec Claude Lefort qu'il va créer le groupe *Socialisme ou Barbarie*, après la rupture avec le PCI en 1949. Alors que les intellectuels français, à commencer par Sartre, se rallient en

masse à la défense du communisme version soviétique, SouB va dénoncer ce totalitarisme avant l'heure. S'il ne compta en moyenne que vingt membres actifs, et à son apogée à peine quarante, et si la revue éponyme ne connut guère de tirages supérieurs à deux cents exemplaires, ce groupe marqua profondément toute la pensée politique – de gauche en particulier – jusqu'à sa disparition – ironie du sort!

– en 1967, un an avant la révolte de mai 1968. Si à l'origine *Socialisme ou Barbarie* affirmait vouloir retourner aux sources du marxisme, il rompra finalement avec le marxisme. Homme de rupture à la pensée radicale, il rompra également avec la mouvance lacanienne dominant la psychanalyse française.

Dans les années 1970, le mouvement des «nouveaux philosophes» (de pacotille), avec à leur tête BHL, bien que clamant leur adhésion à Mao-Tsé-Toung depuis dix ans, vont tenter de s'affirmer comme les seuls penseurs de la réalité totalitaire. La consécration viendra en 1977 avec le livre de BHL *La Barbarie à visage humain*. C'est dans *Le Nouvel Observateur* que Castoriadis et son ami Pierre



Vidal-Naquet régleront leur compte aux usurpateurs et plagiaires pillant sans vergogne dans les idées qu'il a développées depuis plus de trente ans.

À la même époque, son compagnonnage avec la revue *Esprit* peut paraître étonnant, celle-ci étant d'inspiration chrétienne. Elle lui permettra d'acquérir une audience jusque-là limitée. Il se rapprochera d'Edgar Morin, à qui l'on doit d'avoir qualifié Castoriadis d'«Aristote en chaleur» après la publication en 1975 de *Valeur, égalité, justice, politique. De Marx à Aristote et d'Aristote à nous*[2].

Mais venons-en à ce qui constitue le fil conducteur de sa pensée, bien qu'il soit particulièrement audacieux de prétendre vouloir la résumer en quelques lignes, tant elle est complexe. Face au retrait des populations de la sphère politique, Castoriadis défend le principe d'une société «autonome», projet visant l'autonomie individuelle et collective, opposée à l'«hétéronomie» constitutive des sociétés anciennes (religieuses et traditionnelles) ou modernes (capitalistes ou communistes). Combattant la pensée scientiste, la destruction du néopositivisme à laquelle il se livre débouche sur une volonté de renaissance d'une raison libérée du rationalisme et inscrite dans une *praxis* contemporaine. Il rejoint Ricœur dans le rôle qu'il accorde à l'imaginaire dans la construction de l'autonomie (individuelle et collective) et la responsabilité, ce qui fonde leur commune distance vis-à-vis du

structuralisme, dans lequel la dimension créative de l'imaginaire n'a pas de place. C'est dans les années 1964-1965 qu'il situe «*le moment de bascule au cours duquel il considère l'imaginaire radical comme fondamental, rendant caduques toutes les théories du déterminisme* [3] [...]».

L'institution imaginaire de la société (1975), son premier livre, au carrefour de la philosophie, de la politique et de la psychanalyse, est considéré comme une œuvre majeure, fondatrice, qui est une critique sans concession de la «pensée héritée», et en particulier du marxisme. Si l'on rechigne à entrer dans *Les Carrefours du labyrinthe* (six volumes, publiés entre 1978 et 1999), à mes yeux colonne vertébrale de son œuvre, *Une société à la dérive. Entre-tiens et débats (1974-1997)*[4] donnera une bonne vision de sa pensée et de son intérêt pour nous aider à penser le XXI^e siècle, dans lequel l'autonomie est encore bien davantage en péril qu'au siècle précédent.

NOTES

1. «État de la volonté qui puise hors d'elle-même, dans les impulsions ou dans les règles sociales, le principe de son action» (Le Petit Robert).
2. Publié initialement dans la revue *Textures* en 1975 et repris dans *Les Carrefours du labyrinthe*, t. 1.
3. François Dosse, *Castoriadis, une vie*, p. 303.
4. Tous les livres de Castoriadis cités sont disponibles dans la collection «Points essai», aux Éditions du Seuil.

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

La guerre pour la drogue

« IL N'Y A AUCUNE RAISON DE PUNIR LES GENS QUI CONSUMENT [DE LA DROGUE], S'ILS NE NUISENT PAS AUX AUTRES. » C'EST CE QUE DÉCLARAIT RUTH DREIFUSS, ANCIENNE PRÉSIDENTE DE LA CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE (1999), AU «CARREFOUR DES IDÉES», ORGANISÉ PAR AVENIR SUISSE, À GENÈVE, EN 2016. CE COMBAT POUR LA LÉGALISATION DES DROGUES EST LOIN D'ÊTRE PERSONNEL. IL S'INSCRIT MÊME DANS UN PROJET ÉTONNANTMENT ÉLABORÉ DONT MME DREYFUS N'EST QU'UN ÉMINENT RELAIS.

Ruth Dreifuss est, comme on le sait, la porte-parole en chef de **George Soros** en cette matière. Membre du conseil consultatif sur les questions de la drogue au sein de la fondation faïtière d'*Open Society*, elle est également présidente de la *Global Commission on Drug Policy* (GCDP), basée à Genève. Ce club d'anciens chefs d'État, ministres et secrétaires généraux de l'ONU, outre quelques milliardaires actifs, est financé par l'*Open Society* et le Département fédéral (suisse) des affaires étrangères.

Une preuve de plus que le gouvernement helvétique n'estime plus nécessaire de cacher son noyautage par les réseaux privés du *Deep state* américain.

Mme Dreifuss officie également au sein de la fondation britannique «*Transform Drug Policy*», qui est évidemment une autre entité de la galaxie *Open Society*. On l'y trouve aux côtés de quelques-uns des mêmes grands prêtres du sacerdoce sorosien que ceux de la GCDP, tels que **Barack Obama, Bill Clinton, John McCain, Kofi Annan, Sir Richard Branson, Bill Gates** ou encore l'an-

cienn numéro 2 du MI6 **Nigel Inkster**. Ce dernier est coauteur du très stupéfiant rapport *Drugs, Insecurity and Failed States: The Problems of Prohibition*. Et comme les liens de légitimation intellectuelle se font toujours au détour de supercheries endogamiques plutôt universitaires, l'autre coauteur dudit rapport, **Virginia Comolli**, une Mata Hari assumée de l'Intelligence Service, dispose également d'un poste à l'université de Swansea (Pays de Galles), au sein du Global Drug Policy Observatory (évidemment toujours financé par *Open Society*). Or, le jeune **Khalid Tinasti**, qui n'est autre que le secrétaire général de la GCDP précitée, dirigée par Dame Ruth, y opère également. «Joli monde», comme disait la chanson!

L'ÉTAT, DEALER N° 1 ?

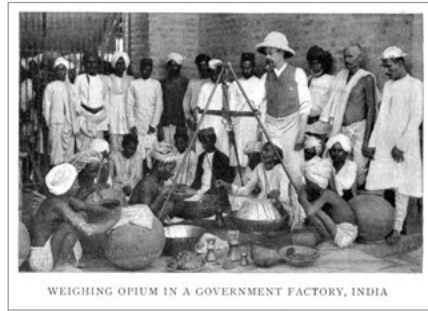
En trois ONG et deux départements universitaires, on dessine déjà la matrice d'une authentique machine de guerre d'influence, déclinée en d'innombrables sous-structures, qu'il serait trop fastidieux d'inventorier ici, et où s'entrecroisent pêle-mêle les baronnies médiatiques, «non-gou-

vernementales», militaires, diplomatiques, religieuses, médicales, universitaires, commerciales ou encore bancaires du roi Soros Premier. Les mauvaises langues, comme celle du président hongrois **Viktor Orbán**, n'y voient pas de différence avec une organisation «mafieuse». Que diantre va-t-il chercher là! Comme le disait Dame Ruth dans une interview au journal *Le Temps* parue en 2015 et qui ne choqua personne: L'État doit juste «se substituer aux dealers». On ne saurait être plus clair. L'État doit produire lui-même et exporter, ou acheter et importer les «stupéfiants», ces poisons de la «stupeur», comme au bon vieux temps des guerres de l'Opium.

Car ce que Dame Ruth et son mentor de Soros veulent assurément, c'est nous refaire le coup des «traités inégaux» de Nankin (1842) et de Tianjin (1858), mais à l'échelle planétaire. C'est en effet à ce moment-là que l'économie des drogues s'imposa comme une pièce maîtresse du processus de mondialisation naissant, sachant depuis lors, qu'il ne saurait y avoir de mondialisation sans drogue. Alors, autant la contrôler comme au XIXe siècle.

LA GUERRE DE L'OPIMUM 2.0

Souvenons-nous: les importations de thé vers le Royaume-Uni, que la Chine était encore seule à produire, créèrent un déficit ruineux pour l'Empire britannique. Celui-ci répliqua par l'exportation, vers la Chine, d'opium illicite, cultivé principalement au Bengale, sous monopole



WEIGHING OPIUM IN A GOVERNMENT FACTORY, INDIA

de l'*East India Company*. La Chine importa rapidement plus d'opium qu'elle n'exportait de thé et comme ses échanges internationaux se payaient en Tael d'argent, à un cours qui se fixait déjà à Londres et New York, elle produisit une inflation qui l'obligea à interdire l'importation d'opium, quitte à le produire elle-même pour étancher la dépendance de son peuple.

Ceci conduisit les Anglais à obliger le «Fils du Ciel» à rouvrir son marché, par la force des canonniers.

L'opiomanie chinoise fut à la fois le premier phénomène d'addiction de masse de l'histoire humaine et la première intégration structurelle du marché de la drogue au succès annoncé d'une mondialisation de l'économie, garantie par la guerre.

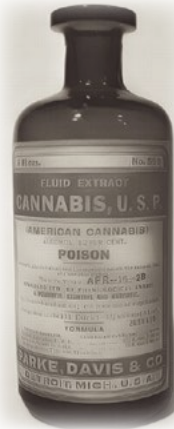
À la fin du XIXe siècle, l'opium était passé du statut de produit thérapeutique à celui de produit commercial récréatif et permit de financer les coûteuses possessions coloniales de l'empire britannique. Avec la chute de la dynastie Qing, c'est encore l'opium qui permit à la jeune république de Chang Kai-shek de financer son installation depuis

les aires de production du Yunnan en passant par l'Indochine française. Ces domaines furent ensuite transférés vers le fameux Triangle d'or au tournant des années 40. Le narcotraffic international était né comme instrument de puissance de l'État et ce que l'on comprend du discours sorosien, c'est qu'il est grand temps qu'il redevienne licite afin que tous les intérêts privés du globe puissent en tirer profit.

La justification thérapeutique a de quoi faire sourire dans ce contexte, lorsque l'on sait que toutes les guerres soutenues par Soros, de l'Afghanistan au Caucase en passant par les Balkans et les Printemps arabes, puisent dans le marché de la drogue pour se financer. Ce n'est pas son vieux complice **Lord Mark Malloch-Brown** qui le contredira. Il fut successivement administrateur du Soros Advisory Committee on Bosnia (1993-1994), vice-président de l'Open Society Institute et coprésident du Board of Trustee de la fondation faitière, entre autres grâces et titres conférés par le roi Soros en personne. Or, en 2007, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères du gouvernement Gordon Brown, le même préconisa tout simplement de légaliser le marché de l'opium afghan, estimé à l'époque à pas moins de 8200 tonnes, sur un modèle de subventions équivalent à celui de la Politique Agricole

Commune européenne. Il offrait ainsi à l'OTAN d'acheter la drogue directement aux fermiers, à un prix certes plus élevé que celui imposé par les narcotrafiquants locaux, principalement pakistanais d'ailleurs, mais en s'assurant d'un monopole par les armes. En bref, il substituait les puissances étatiques et commerciales de l'OTAN aux dealers, selon la formule de Ruth Dreifuss.

DE LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION À LA SOCIÉTÉ D'ADDICTION



Le grand absent de cet immense projet de captation d'héritage agricole et néanmoins psychoactif, c'est le drogué. En réduisant son état d'individu responsable à celui de malade qu'il faut soigner, Soros déguise à peine son objectif d'étendre la neutralisation du libre arbitre citoyen, déjà bien entamée. Le projet sorosien n'est autre que de parachever le passage de la société de consommation à la société d'addiction, dans un contexte général d'intensification des émotions psychostimulées et d'accélération des cadences de ces «récompenses» festives chimiquement assistées. Soros sait qu'on entre dans toute drogue sans effort et sans études, et que des millions de jeunes s'y installent justement sans jamais plus réussir à faire d'efforts ni d'études. Il sait que l'assuétude n'est autre que la manifestation d'un échec du contrôle de soi, qui laisse symétriquement la place au contrôle sur



soi, exercé nécessairement par les vendeurs et les taxateurs de drogue, ses obligés.

Les enjeux économiques sont évidemment à la mesure de l'investissement d'influence. Pour la seule Amérique du Nord, le marché du cannabis licite a progressé de 34% en 2016, avec 6,7 milliards de dollars de ventes, et de 37% en 2017, avec 16 milliards de dollars. L'arrivée de

la Californie dans le jeu, depuis le 1er janvier 2018, va évidemment faire exploser ce chiffre. A elle seule, elle représente un marché illicite estimé à plus de 13 milliards de dollars, dont la légalisation devrait absorber tout de suite 62 % selon les dernières études. D'ici 2021, le marché du cannabis licite devrait ainsi représenter 40 milliards de dollars aux États-Unis et créer plus de 410 000 emplois. Quant aux recettes fiscales, on les estime à pas moins de 4 milliards de dollars. Si on y ajoute la réduction drastique des coûts de police et justice, qui se chiffrent aujourd'hui autour des 27 milliards de dollars, on voit mal comment la légalisation n'envahirait pas tous les agendas législatifs américains à très court terme. Les européens suivront dans la foulée.

Pain de méninges

LA RÉPUBLIQUE CONTRE LA DÉMOCRATIE

«La République française peut puiser en elle-même bien des ressources antidémocratiques. C'est l'une de ses tendances profondes : la censure a longtemps fait partie de son apanage. Peut-être avons-nous vécu, depuis la fin du gaullisme triomphant, une époque lumineuse, sans grande censure – Sade pouvait être imprimé, la pornographie n'était plus inquiétée, l'injure au chef de l'État n'était plus poursuivie, les dénonciations documentées du système n'étaient plus étouffées...

Peut-être que cette époque de vitalité démocratique, aussi brève qu'appréciable, est en train de prendre fin sous nos yeux, avec le retour d'une pratique habituelle de l'État en France: décider de ce qui est bon et mauvais pour le peuple. Et le dicter. Le djihadisme y contribue sans doute, mais un autre élément dangereux aurait de toute façon fait l'affaire.»

— Pierre-Joseph Salazar, «La vitalité démocratique prend fin sous nos yeux», *Mediapart*, 22.1.2018.

TURBULENCES

MÉDIAS | Redevance télé, comparaison France-Suisse

Le site libéral de haut vol *Contrepoints* se fait l'écho de l'initiative suisse «No Billag» pour dénoncer la redevance télé française. «*La contribution à l'audiovisuel public est un système qui s'oppose à la liberté la plus élémentaire d'information et de divertissement. Comment en sortir?*» s'interroge Jonathan Frickert. Et il commence par relever le climat d'intimidation et de panique qui règne dans les médias suisses à l'approche du vote:

Toute une rhétorique orwellienne que nous ne connaissons malheureusement que trop bien en France et qui ferait dire aux plus taquins que No Billag est encore plus haï par le système médiatique que l'actuel locataire de la Maison Blanche.»

Et en France? Le panorama qu'il dresse semble bien bénin comparé à l'autoritarisme soviétique du système Billag: la taxe annuelle n'est «que» de 138 euros, elle est couplée à la taxe d'habitation et il existe quatre motifs d'exonération, dont le plus évident, que la Suisse ignore pourtant:

«...l'absence de téléviseur ou de dispositif assimilé. Tout foyer qui n'en dispose pas n'est pas assujetti à la redevance. Les micro-ordinateurs équipés d'une carte qui permet la réception de la télévision ne sont pas frappés par la redevance, ni les personnes disposant d'un abonnement internet incluant la télévision si elles ne disposent pas d'un téléviseur.»

Selon la loi suisse, en revanche, tous les résidents sont astreints à la redevance, qu'ils consomment les médias ou non, et les entreprises de même. Donc,

un entrepreneur la paiera à double: une fois en tant que personne physique, la deuxième fois au nom de sa personne morale. Or, jusqu'à preuve du contraire, on n'a encore jamais vu une société anonyme regarder la télévision!

L'iniquité du système suisse n'a d'égal que le radicalisme irréfléchi de l'initiative qui veut l'abolir. C'est sans doute ce qui lui permettra de perdurer...

- * Lire à ce sujet : «La Suisse a-t-elle encore besoin d'un service public?» par Slobodan Despot, DRONE 2 (Antipresse 112) | 21.1.2018

Mais encore:

SUÈDE | Le féminisme à l'épreuve de la neige

RUSSIE | Blocus sur l'Arctique

ARMEMENTS | Les drones terroristes entrent en scène

DESIGN | Une police... de caractère(s)

ALIMENTATION | Le palmarès des mangeurs de cochon

FAKE NEWS | Comment France 2 défend le 80 km/h

log.antipresse.net. *Le remède quotidien contre l'esbroufe.*

